

HOMÉLIE 18

«Or, grâces soient rendues à Dieu de ce qu'il a mis dans le cœur de Tite la même sollicitude pour vous.»

1. Paul fait de nouveau l'éloge de Tite. Ayant parlé de l'aumône, il en vient à parler aussi de ceux qui devaient la recueillir, la transporter et la remettre. Cela n'était pas indifférent pour le succès de l'œuvre, pour exciter l'ardeur de ceux qui donnaient. Quand on a confiance dans l'intermédiaire, quand on n'a pas un soupçon sur son intégrité, on donne avec plus d'abondance. Pour obtenir ce but, voici comment l'Apôtre pose les hommes chargés de ce ministère; et Tite était le premier. Ecoutez encore ce langage : «Or, grâces soient rendues à Dieu de ce qu'il a mis dans le cœur de Tite la même sollicitude pour vous.» Quoi, «la même ?» Ou bien celle qu'il a lui-même témoignée pour les Thessaloniciens, ou bien celle que j'ai moi-même. Quelle prudence en tout cela. C'est une œuvre de Dieu que cette collecte; et rendre ainsi grâces à celui qui en est le principe, c'est encore aider au succès. Puisque c'est Dieu qui donne un tel zèle à ce disciple et qui vous l'envoie, lui-même vous implore par son ministre. Ne voyez donc ici rien d'humain. Et comment savoir d'une manière évidente qu'il vient de Dieu ? «Parce qu'il a reçu l'exhortation, et que même, dans l'ardeur de sa sollicitude, il est parti de son propre mouvement.» Vous le voyez prêt à faire ce qui dépend de lui et n'ayant nul besoin des autres. Après avoir rendu grâces à Dieu, ne voulant pas que tout soit absolument regardé comme le résultat de l'action divine, Paul déclare que le disciple s'est porté là de son propre mouvement, ce qui doit lui mériter de leur part une plus grande affection. «Dans l'ardeur de sa sollicitude, il est spontanément parti;» il s'est emparé de cette charge, il s'est précipité sur le trésor; il a pensé qu'en se dévouant à votre service il travaillait aussi pour son bien. Tel était son amour pour vous qu'il n'avait nul besoin de notre exhortation, qui ne lui a pas cependant manqué; mais ce n'a pas été là son mobile, il a été mû par la divine grâce et ses propres sentiments.

«Avec lui nous vous avons envoyé de plus un frère dont l'éloge est dans l'Evangile à travers toutes les Eglises.» Quel est le frère dont il est ici parlé ? Quelques-uns pensent que c'est Luc, à cause de l'histoire écrite par ce disciple. D'autres disent que c'est Barnabé, par la raison que la prédication non écrite, il l'appelle aussi Evangile. Pourquoi ne nomme-t-il pas ce frère, tandis qu'il nomme Tite, qu'il désigne de plus par ses fonctions évangéliques, en déclarant même que lui, Paul, ne saurait rien faire de grand sans le concours de ce disciple : «Comme je n'ai pas trouvé Tite mon frère, je n'ai pas eu de repos dans mon esprit ?» (II Cor 2,13) Il l'a fait connaître encore par ses qualités, par son amour pour les Corinthiens et par son empressement à se mettre à l'œuvre : «Ses entrailles sont plus profondément émues pour vous. (II Cor 7,15) Il est parti de son propre mouvement.» Et voilà qu'il recommande beaucoup moins les autres, qu'il ne les nomme même pas. Que pouvons-nous répondre ? Ses autres frères n'étaient peut-être pas connus des Corinthiens; et l'Apôtre alors ne décerne pas de grands éloges à des hommes dont on n'avait pas expérimenté la vertu; il se borne à dire ce qui doit les accréditer et les mettre à l'abri de tout mauvais soupçon. Examinons cependant de quel chef il loue celui dont il parle. En quoi consiste donc l'éloge qu'il en fait ? Il atteste d'abord que ce disciple est un ministre de la parole, et qu'il remplit ce ministère comme il convient de le remplir, avec tout le zèle convenable. Il n'a pas dit que ce frère prêchait, qu'il annonçait l'Evangile; il a dit : «Dont l'éloge est dans l'Evangile.» Pour éloigner toute pensée de flatterie, il en appelle au témoignage, non d'un homme, de deux ou de trois, mais bien de «toutes les Eglises.» Puis il lui concilie le respect par le jugement de ceux : qui lui ont imposé les mains; et ce n'est pas une considération de peu d'importance.

Après ces expressions : «Dont l'éloge est dans l'Evangile parmi toutes les Eglises,» l'Apôtre poursuit : «Et non seulement.» Que veut-il dire par là ? Il mérite le respect, non seulement pour avoir bien rempli le ministère de la prédication et pour avoir mérité les éloges de tous, mais encore pour avoir reçu mission de la part des Eglises, en même temps que nous. – Il me paraît ici faire allusion à Barnabé, dont il fait ressortir la dignité, en rappelant le but de sa mission. «Il a été le compagnon de nos courses pour l'effusion de cette grâce dont nous sommes les ministres.» Que d'éloges accumulés ! il a brillé dans la prédication, et toutes les Eglises lui rendent ce témoignage; il a reçu la même mission que Paul, et partout il lui est resté fidèle; il a partagé son sort, ses épreuves et ses dangers : tout est compris dans les courses qu'il rappelle. Que signifient ces mots : «Pour l'effusion de cette grâce dont nous sommes les ministres ?» Ou bien, pour l'exercice de la parole évangélique; ou bien, pour

HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES AUX CORINTHIENS

s'employer à recueillir et transporter les aumônes. Pour moi, je pense que ces deux sens doivent être simultanément admis. Paul ajoute ensuite : «Pour procurer la gloire du Seigneur et vous remplir d'une sainte allégresse.» Cela revient à dire : Nous avons demandé qu'on le choisit avec nous, et qu'il fût aussi chargé de cette œuvre, que la dispensation des deniers sacrés lui fût remise. Ce n'était pas une petite chose que celle-là; souvenez-vous de ce que disait Pierre : «Choisissez parmi vous sept hommes d'une probité reconnue.» (Ac 6,3) Et ce disciple fut ordonné par les Eglises, avec les suffrages du peuple tout entier. Que signifie cette partie du texte : «Pour procurer la gloire du Seigneur et vous remplir d'une sainte allégresse ?» Pour que Dieu soit glorifié, pour que vous ayez plus de zèle, en voyant l'intégrité manifeste de ceux à qui l'argent est confié, et l'impossibilité où l'on serait d'élever contre eux un mauvais soupçon.

2. Voilà pourquoi nous avons choisi de tels hommes, et nous n'avons pas laissé peser la responsabilité sur un seul, de peur que le soupçon ne vint à l'atteindre; aussi avons-nous de plus envoyé Tite et un autre encore avec lui. – Interprétant ce qu'il vient de dire sur la gloire du Seigneur et leur allégresse, Paul continue : «Evitant que quelqu'un puisse nous rien reprocher concernant les abondantes ressources dont nous sommes les dispensateurs.» Que dit-il là ? Une chose digne de la vertu de Paul, et qui met à découvert la grandeur de sa sollicitude et de sa condescendance. Pour que personne n'ait un doute sur nous ni le moindre prétexte de supposer que nous pourrions commettre un détournement quelconque, nous avons envoyé des hommes de ce caractère, et non pas un seulement, mais deux et même trois. Vous le voyez, aucun soupçon n'est possible; les envoyés de l'Apôtre sont entourés de toutes les garanties, par leur ministère, par leur ordination, par l'inaltérable pureté de leur vie, par leur mission même. Il ne dit pas aux Corinthiens qu'il ne veut pas s'exposer à leurs reproches, mais qu'il ne veut s'exposer aux reproches de qui que ce soit. C'est pour eux cependant qu'il s'est conduit de la sorte, comme il l'a déclaré : «Pour la gloire du Seigneur et pour votre allégresse.» Mais il ne les interpelle pas d'une manière directe, craignant de les blesser; il prend un détour : «Evitant que quelqu'un ...» Ce n'est pas même assez; il ne les ménage pas moins dans ce qui vient ensuite : «Concernant les abondantes ressources dont nous sommes les dispensateurs.» Il tempère ainsi par des éloges ce que pouvaient avoir de pénible ses représentations. Il ne veut pas qu'ils aient à se plaindre et qu'ils disent : Avez-vous quelque motif de nous soupçonner ? sommes-nous assez malheureux pour inspirer une crainte à cet égard ? Il dissipe tout nuage en disant : Vous envoyez des sommes considérables, et la grandeur même de ce trésor serait capable de suggérer aux méchants une pensée de défiance, si nous ne prenions pas bien nos précautions. «Nous avons à pratiquer le bien, non seulement devant Dieu, mais encore devant les hommes.»

Que pourrait-on comparer à Paul ? Ce n'est pas lui qui consentirait à dire : Tant pis pour celui qui conçoit un tel soupçon; qu'il coure à sa perte, s'il veut ! pourvu que ma conscience ne me reproche rien, je ne tiens aucun compte de pareilles suspicions. Plus ils étaient faibles, plus il leur témoignait de condescendance. Le malade ne doit pas exciter l'indignation, mais bien provoquer le secours. Quel est le péché, cependant, dont on puisse moins nous accuser qu'on ne pouvait le soupçonner d'injustice ? Nul n'aurait osé, serait-ce même un démon, révoquer en doute l'intégrité de Paul dans un tel ministère. Mais cela ne l'empêche pas de s'entourer de toutes les précautions possibles pour ne pas laisser aux esprits les plus méfiants et les plus pervers le moyen de porter la plus légère atteinte à sa réputation : il n'évite pas seulement une accusation formelle, il évite avec le même soin le doute le moins fondé. «Avec eux nous avons encore envoyé notre frère.» C'est un de plus qu'il envoie, et non sans en faire l'éloge, sans l'appuyer de son propre jugement et de beaucoup d'autres témoignages : «Dont nous avons bien souvent éprouvé la sollicitude, et qui se montre aujourd'hui plus zélé que jamais.» Après avoir fait ressortir les vertus de ce disciple, il fait l'éloge de sa charité pour eux. Ce qu'il avait déjà dit de Tite : «Plein d'ardeur comme il l'était, il est parti de son propre mouvement,» il le dit aussi de ce nouveau frère : «Il se montre aujourd'hui plus zélé que jamais;» c'est comme le germe de la charité qu'il leur confie d'avance.

Après avoir attesté la vertu des envoyés, il supplie les Corinthiens en leur faveur : «Je vous prie pour Tite, le compagnon de mes travaux, mon coadjuteur parmi vous.» Que faut-il entendre par ces paroles ? Si j'ai quelque chose à vous dire de Tite, voici ce que j'en dis : «Il est le compagnon de mes travaux et mon coadjuteur parmi vous.» On pourrait encore entendre ces mots de la manière suivante : Si vous faites quelque chose pour Tite, ce n'est pas pour un homme ordinaire que vous le ferez; il a pris part à nos œuvres. En paraissant louer son disciple, il loue les Corinthiens, il les montre dans des dispositions telles qu'il leur suffit, pour honorer un homme, de savoir que cet homme est le compagnon de Paul. Il ne s'en

HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES AUX CORINTHIENS

tient pas là néanmoins, il ajoute encore : «Et mon coadjuteur parmi vous.» Non un coadjuteur en général, mais mon coadjuteur pour vous, pour votre avantage, pour votre avancement dans le bien; il partage mon dévouement et mon zèle. Rien ne pouvait mieux lui concilier leur bienveillance. L'Apôtre poursuit : «Ou bien nos frères.» Si vous désirez être informés sur les autres, ils ont aussi les titres les plus beaux et les plus légitimes à votre respect. Ils sont également «nos frères et les apôtres des Eglises.» Il veut dire par là que les Eglises les ont envoyés. Une parole ensuite domine tout : «La gloire du Christ.» A lui reviendront toutes les grandes choses qui seront opérées par eux. Accueillez-les donc comme des frères, ou comme les apôtres des Eglises, ou comme des ouvriers qui travaillent pour la gloire du Christ; vous avez mille raisons de leur ouvrir votre cœur. Si je puis vous dire de Tite qu'il est mon compagnon et qu'il vous est entièrement dévoué, je n'ai pas moins à vous dire de ceux-là qu'ils sont nos frères, les apôtres des Eglises, des hommes consacrés à la gloire du Christ.

3. Il est donc évident que ces derniers étaient inconnus aux Corinthiens. Autrement Paul n'aurait pas manqué de rappeler, comme il l'avait fait pour Tite, un zèle éprouvé déjà. Mais, parce qu'ils n'étaient pas encore connus : «Recevez-les, dit-il, comme des frères, comme les apôtres des Eglises, comme la gloire de Jésus Christ;» et il ajoute : «Donnez-leur devant les Eglises des preuves de votre charité et de la gloire que nous mettons en vous.» Montrez que vous nous aimez et que ce n'est pas en vain que vous êtes notre gloire; vous le ferez certainement, en leur témoignant beaucoup de bonté. Puis le langage de l'Apôtre devient plus redoutable : «En face des Eglises,» c'est-à-dire, pour l'honneur et la gloire des Eglises. En honorant nos autres frères, ce sont les Eglises qui les envoient que vous honorez; car l'honneur qu'ils reçoivent rejaillit sur ceux par qui ils furent envoyés et ordonnés, et même avant tout autre, sur Dieu lui-même. Quiconque honore le ministre de Dieu glorifie Dieu. «Dans l'assemblée des Eglises.» Voilà une grande parole; car bien grande est la puissance des Eglises rassemblées. Pour vous en faire une idée, souvenez-vous qu'elle brisa les fers de Pierre, ouvrit la bouche de Paul, et qu'elle fait encore la gloire de ceux qu'on élève aux dignités spirituelles. Est-il donc étonnant qu'avant d'être ordonné, on sollicite la prière de l'assemblée sainte, que celle-ci donne son suffrage et acclame ce que doivent savoir ceux qui sont initiés aux mystères, puisqu'il n'est pas permis de tout révéler aux profanes. Cependant toute différence s'efface entre le prêtre et les fidèles dans la participation aux divins mystères; nous y prenons tous, en effet, une égale part. Il n'en est pas maintenant comme dans l'ancienne loi. Alors le peuple ne pouvait se nourrir de la même nourriture que le prêtre. Aujourd'hui nous mangeons tous le même corps, nous buvons au même calice. La part que le peuple prend au sacrifice, il la prend aussi dans les prières publiques. Il prie, comme et avec le prêtre, pour les possédés, pour les pénitents; un même cri sort de l'âme de tous, un cri vraiment touchant de miséricorde. Mais parce que, les mystères commencés, nous écartons ceux qui ne sont pas dignes de participer au saint banquet, voici qu'une autre prière nous prosterne tous à terre, et nous relève tous en même temps. Quand il faut souhaiter et recevoir la paix, nous nous embrassons tous mutuellement. Pendant les mystères redoutables, le prêtre fait des vœux pour le peuple, le peuple fait des vœux pour le prêtre, comme on le voit par ces paroles : «Et avec votre esprit.» La prière d'actions de grâces est encore une prière commune faite par le prêtre et par tout le peuple. Le prêtre commence, le peuple s'unit à lui et répond qu'il est juste et raisonnable de louer Dieu : là c'est le commencement de l'action de grâces. Pourquoi vous étonnez-vous si le peuple mêle sa voix à celle du prêtre ? Ne savez-vous pas que ces hymnes saintes montant au ciel, vont se confondre avec celles des anges, des chérubins et des vertus célestes ?

Vous tous donc, simples fidèles, prenez bien garde ! N'oubliez pas que nous ne formons ensemble qu'un seul corps, et que nous ne différons les uns des autres que comme les membres différent des membres. Ne laissez pas aux prêtres seuls toute la sollicitude de l'Eglise, aimons-la tous comme notre corps commun. Nous serons ainsi plus tranquilles, nous progresserons davantage dans la vertu. Est-ce que les apôtres ne prenaient pas souvent conseil des fidèles ? Ils consultèrent le peuple avant de nommer les sept diacres, et Pierre ne voulut élire Matthias qu'après en avoir parlé à ceux qui étaient présents, hommes et femmes. Dans l'Eglise, les ministres ne doivent pas être fiers de leur ministère, ni les fidèles humiliés de leur infériorité; le pouvoir y est tout spirituel, et celui qui l'obtient ne doit pas s'en glorifier, mais en faire un sujet nouveau de travail et de sollicitude. Il nous faut tous être dans l'Eglise comme dans une maison commune; nous devons y être impressionnés comme si nous ne formions qu'un seul corps. Nous n'avons qu'un même baptême, une même table, une même source, une même création, et aussi un seul Père. Pourquoi vivons-nous donc désunis et séparés, quand nous devrions être si étroitement unis ? Nous voilà de nouveau forcés de

HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES AUX CORINTHIENS

verser des larmes sur un sujet qui nous en a tant fait répandre. Oh ! qu'il est vraiment digne de pitié cet état qui nous sépare les uns des autres quand nous devrions ne former pour ainsi dire qu'un seul corps ! A cette union étroite, nous aurions tous quelque chose à gagner. Moïse n'apprit-il pas de son beau-père la conduite qu'il devait tenir, ce qu'il ne savait pas lui-même ? Dans l'Eglise, les mêmes choses peuvent et doivent se passer. Et pourquoi l'homme spirituel ne voyait-il pas ce qu'apercevait un idolâtre ? Afin que l'on sût bien que Moïse était un homme, et que, pour séparer les eaux de la mer comme pour briser le rocher, il avait eu besoin du secours de Dieu, auquel d'ailleurs devait revenir la gloire de tous les miracles. Si donc un d'entre nous se trompe, qu'un autre se lève pour le faire observer; si petit soit-il, il a le droit de donner un conseil utile, et vous devez approuver ses paroles et honorer sa personne. Moïse accepta bien les conseils de son beau-père, et cependant la distance entre ces deux hommes était plus grande que celle qui peut régner entre qui que ce soit parmi nous. Il suivit ces conseils, il les écrivit, et ne rougit pas de les consigner dans l'histoire, ni de les graver dans son livre comme sur une impérissable colonne, afin de confondre l'orgueil du grand nombre et d'être utile à beaucoup.

Ne méprisons jamais un homme qui donne des conseils utiles, quelque obscur qu'il puisse être; ne cherchons pas à faire prédominer notre avis, mais donnons tous nos suffrages à ce qui paraît salutaire. Les derniers d'entre nous pourraient, par leurs efforts et leur ardeur, avoir des choses une vue plus claire que les premiers. Ne me dites pas : Pourquoi prendre mon avis si vous ne voulez pas le suivre ? Ce ne sont pas là les reproches d'un conseiller, mais d'un tyran. Le conseiller doit donner son avis; si à côté de lui un autre ouvre une voie meilleure, et qu'il s'obstine à soutenir l'excellence de la sienne, il n'agit plus en conseiller, je l'ai dit, mais en despote. N'agissons pas de la sorte, soyons humbles, et tenons moins à faire triompher nos idées qu'à soutenir les idées des autres, si elles sont meilleures que les nôtres. Peut-être nous tromperons-nous encore, mais au moins aurons-nous le mérite d'avoir suivi ce que nous croyons être la voie préférable, et nous recevrons de Dieu une grande récompense et une grande gloire. On appelle sage celui qui ouvre un avis utile; nous, qui l'aurons suivi, nous aurons le mérite de la prudence et de la simplicité. Cette sagesse de conduite, qui fonde les familles et les cités, donnera à l'Eglise des accroissements nouveaux; nous aurons ainsi le bonheur de la vie présente et la possession des biens futurs. Pussions-nous les obtenir par la grâce et l'amour de notre Seigneur Jésus Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au saint Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Amen